

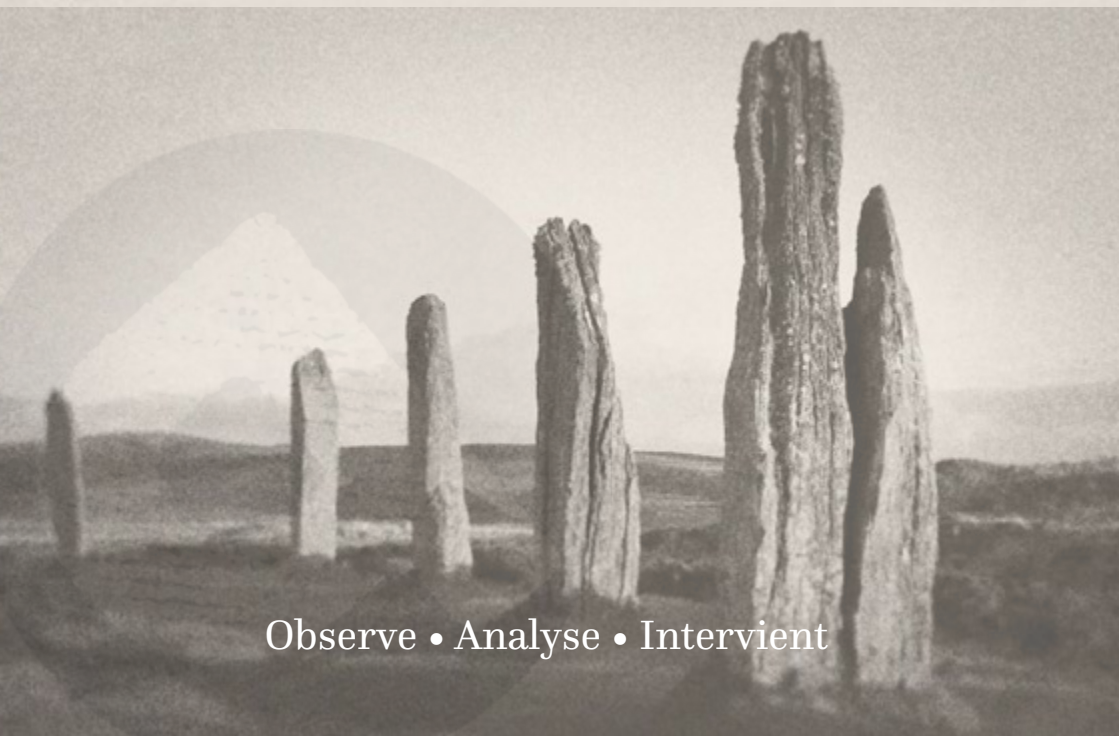
ANTIRESSE

N° 282 | 25.4.2021

Repères de vie

Partisans

Uberisation



Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Amers

RASSUREZ-VOUS, JE NE VOUS PARLERAI PAS D'AMERTUME. JE VOUS PARLERAI DE CES REPÈRES FORTUITS D'UNE VIE SANS LESQUELS IL N'Y A PAS DE NAVIGATION AVISÉE. ET DE LA PROPENSION DU MONDE MODERNE À LES ÉRADIQUER.

Pour Marko et François, en souvenir de l'œuvre commune.

Du temps où je travaillais à L'Age d'Homme, nous avons lancé une élégante collection de poche que son nom seul condamnait au bide: nous l'avions baptisée *Amers*. Pour tenter de dissiper la malencontreuse confusion *gustative*, les éditeurs s'étaient sentis obligés de préciser la signification de ce substantif pluriel. Selon le bon vieux dictionnaire de M. Littré:

Amers Terme de marine. Marques apparentes sur les côtes, telles que clochers, tours, rochers, propres à guider les navigateurs qui sont à vue de terre.

Il y a trois sortes d'hommes, dit Aristote: les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer. A ces marins dont la vie ne tenait qu'à un fil, la simple vue des motifs familiers du rivage devait tirer des larmes de joie. Si grande est la charge émotive

de ce terme que Saint-John Perse en a tiré l'un des poèmes les plus profonds, et les plus amples, de la poésie moderne.

Les amers, ce sont les signes qui nous annoncent les terres familières. Ils sont les avant-gardes du foyer. Quand nous les apercevons, nous savons que nous serons bientôt chez nous.

J'ai peu navigué, mais j'ai vu beaucoup d'amers dans ma vie. Les plus importants d'entre eux n'étaient ni des rochers ni des tourelles, c'étaient des êtres humains. Dans ma navigation à *vue de terre*, ils dessinent une ligne à la fois ondoyante et hachée, semblable à un électrocardiogramme. Il y a une cadence d'ensemble, mais pas deux battements pareils. Amis, instituteurs, voisins, alliés, adversaires, peu importe: les échanges avec eux ont fait de moi ce que je suis.

La plupart sont déjà défunts. Certains me reviennent souvent en mémoire ces derniers mois, avec une intensité particulière, comme si chaque jour, pour chacun et chacune, une chandelle s'allumait toute seule. Ils n'ont jamais été aussi vivants, en vérité. C'est comme s'ils venaient m'épauler face à cette post-humanité qui nous guette, au cardiogramme uniforme et plat.

A CHEVAL SUR DEUX MONDES

Voici que remonte du plus profond de l'enfance mon grand-père paternel, cet homme infiniment patient, taciturne et doux qui m'apprit à écrire et lire avant que je

sache proprement marcher, qui ne savait traiter ceux qu'il aimait que d'*agneaux* ou de *colombes*. Pour ce qu'en a retenu ma mémoire, il n'a traversé ma vie que pour accomplir cette mission et s'évanouir, furtivement, comme une chandelle au petit matin. Bien avant ma naissance, il avait été fonctionnaire de l'État le plus sanguinaire au monde, qui horrifiait même ses parrains nazis, la Croatie «indépendante» de Pavelić. Pour brouiller les pistes et sauver la famille — car il avait épousé une Serbe —, il avait dû quitter sa Dalmatie natale pour la plate Voïvodine, à l'intérieur des terres. Mon autre aïeul, le maternel, était tout son contraire, extraverti, farceur et commerçant. A deux reprises durant la guerre, il fut sauvé *in extremis* du peloton d'exécution. Même Dostoïevski ne l'avait été qu'une fois! Ses cheveux avaient blanchi en une seule nuit passée à attendre la fin, à vingt-cinq ou vingt-six ans. Je n'ai connu, moi, qu'un bon vivant irrésistible qui, en pleine grisaille communiste, s'était fait livrer directement du Japon une Mazda jaune criard. Je n'ai su le secret de sa crinière peroxydée que bien après sa mort. Et il me faudrait tout un livre pour seulement esquisser les tribulations de mes grands-mères. Et l'aide d'Emir Kusturica pour tirer le *biopic* de mon oncle maternel, fou, désinvolte et généreux comme une noce sur une ligne de front. Et la charité tout intérieure de Bernanos pour dépeindre la sainteté secrète d'une tante qui de

sa vie n'eut jamais une pensée pour elle-même.

Si nous sommes là, mon frère et moi, c'est uniquement parce que cinq ou sept fois au cours du XXe siècle, la Faucheuse est repartie bredouille alors qu'elle tenait ses proies sur un plateau. Ces ancêtres effleurés par elle étaient des êtres d'une autre densité que tous ceux que j'ai connus ensuite. Le peu qu'ils nous laissaient voir de leurs vies n'était que la pointe émergée d'un continent de luttes et de tragédies.

Je raconte ces choses sans pathos, parce que ce sont les exemples les plus appropriés pour illustrer mon propos. Je suis né à la jointure de deux mondes, sur la faille séparant l'ère du Verbe de l'ère des Chiffres. L'ère du Verbe était celle des hommes et de la qualité. L'ère des Chiffres est celle des masses et de la quantité. Beaucoup d'auteurs ont épinglé cette bascule, avant tout René Guénon dans *Le Règne de la quantité et les signes des temps*. Mais je pourrais aussi citer Flaubert et Baudelaire, Tolkien et C. S. Lewis. Ou je pourrais simplement raconter ce que mes yeux ont vu et mes oreilles entendu.

Les Balkans où je suis né avaient en gros deux générations de retard sur l'Ouest dans la course au Progrès inconditionnel. C'est pourquoi les Européens de 1920 m'ont toujours paru plus familiers que ceux de 1970. La psychanalyse n'était pour l'heure qu'un loisir d'excentriques, la sociologie et l'informatique n'avaient pas encore réussi à compartimenter le foisonnement de l'expérience

humaine en cubicules étiquetés. La révolution du posthumanisme engagée après la Deuxième guerre mondiale aura été d'autant plus spectaculaire et plus abrupte à mes yeux.

Ô MES PRÉCIEUX ATYPIQUES!

Quand j'avais cinq ou six ans, je passais des étés à la mer avec ma grand-mère, en Istrie. Nous partagions une modeste pension avec une famille dont la fille unique était naine. C'était une parfaite amie. Elle avait vingt ans de plus que moi, mais je ne m'en rendais pas compte: je voyais seulement que nous étions à *niveau*. Elle savait, évidemment, bien plus de choses et me les transmettait sans s'imposer: grâce à sa petite taille, elle m'élevait. Si l'on m'avait dit que cette jeune fille était infirme, j'aurais conclu que l'infirmité était dans la tête de celui qui le disait.

Il y avait dans ma ville natale un énergumène moustachu et basané, un peu gitan, qui affectionnait les bottes cirées et les uniformes immaculés. L'Amiral (je l'appellerai ainsi pour cette raison) aimait l'ordre et la discipline. Il avait pour coutume d'irrompre dans les lieux publics et de terrifier ses concitoyens patraques d'un brusque coup de sifflet. Personne ne lui en voulait, pas même les poulets. Bien au contraire, il était un ornement de notre petite ville. J'ai lu dans la presse locale qu'à sa mort, des citoyens ont monté un comité d'initiative pour lui dresser une statue. «Une statue pour un zinzin, à quoi bon?» Et pourquoi cultive-t-on

les fleurs, dadaïes? Pour le remercier, en l'occurrence, d'avoir enrichi leurs vies par sa seule étrangeté. Je ne vois pas d'autre raison.

L'Amiral faisait partie de ces simples que les communautés respectent et leur laissent toujours une place, si modeste soit-elle. Le grand romancier Dobritsa Tchossitch me parlait souvent de la tradition des voleurs de village. On s'abstenait de poursuivre pour de vrai ces petits délinquants, on fermait plutôt les yeux sur leurs larcins. Pour eux, le vol était plus honorable que la mendicité. C'étaient des marginaux, des hors-la-loi et des hors-crédit, mais non moins dignes de respect. Leur faire du mal était un péché qui vous attirait la malédiction.

J'ai retrouvé bien plus tard en Inde de semblables énergumènes — mais par millions! — entourés de ce même respect un peu superstitieux. J'avais néanmoins le sentiment (en 2009) que même là-bas, leur temps était compté. Le code barre universel est un peigne trop serré. Aucun resquilleur, si maigre soit-il, ne passe entre ses dents.

Je rends hommage à ces êtres parce qu'ils m'ont aidé à trouver ma route, souvent malgré eux, pour des raisons qui ne tiennent qu'à moi — comme le clocher d'Ouessant ignore en quoi il est utile aux navigateurs. Je pourrais citer les subtils chanoines libres-penseurs du collège de Saint-Maurice, les grands auteurs et philosophes que j'ai connus grâce à mon travail d'éditeur, ou mon patron lui-même, Vladimir Dimitrijević,

qui dans ses témérités et ses peurs, son génie et ses petitesesses, couvrait presque toute la palette des passions humaines. Mais j'en reste à ces *amers* ordinaires que tout humain croisait sur sa route, à commencer par sa famille.

UNE ANGOISSE MYSTÉRIEUSE QUI S'ÉCLAIRCIT ENFIN

Les éclopés, les siphonnés, les malaboutis, les nains faisaient partie intégrante de la société, même si parfois on les charriait ou les montrait en spectacle. Il y avait encore une pudeur, ou une crainte, devant le mystère de la création. S'ils étaient ainsi, c'est que Dieu ou la nature les avait voulus tels, il n'y avait qu'à s'en accommoder. L'eugénisme, entretemps, a levé ces *inhibitions*. Tous les régimes modernes ont voulu «aider» les «handicapés», parfois en les éliminant, en les traquant jusque dans le ventre de leur mère! L'eugénisme, issu de la religion scientifique vers le milieu du XIXe siècle, a tout envahi. La secte eugéniste est devenue le Vatican des temps modernes. Il n'est plus aucune difformité que nous ne soyons en mesure de redresser, tôt ou tard. Or tout est *difforme* hors de nos représentations idéales, ne le voyez-vous donc pas?

Au moment où j'écris ceci, des savants se vantent d'avoir produit 132 chimères homme-singe afin de nous améliorer, bien entendu. De nous libérer de l'inique loterie de la nature! De nous conformer à l'image qu'*eux*, les *savants*, se font de ce que l'humain doit ou peut être. Leurs

ambitions, leurs stéréotypes, leurs projections et leurs programmes occupent désormais tout l'horizon. Pour qu'*eux* puissent régner, il faut absolument que *nous* soyons défectueux. L'intelligence artificielle *doit* compenser notre intellect borné, la vaccination générale et perpétuelle remédiera à notre inadaptation *génétique* à la biosphère terrestre. La dictature du politiquement correct est l'eugénisme de la pensée. Elle nous impose une crédulité infantile comme eugénisme du comportement. Nous devons nous standardiser *comme des clones* jusqu'à ce que, de fait, le clonage remplace les aléas de l'immonde reproduction sexuée. Le Progrès se résume fondamentalement à une réduction du Multiple au Même.

Du temps où je fréquentais les milieux académiques, une angoisse indéfinie m'avait envahi. Je ne peux l'interpréter que maintenant, avec trente ans de recul. Je me trouvais dans la pépinière de ce monde post-humain. J'y voyais partout affiché ce pseudosourire préventif, *générique*, qui distingue les post-humains (les humains ne sourient que quand c'est justifié). La validation chiffrée de tout était leur grande obsession. Même la poésie française, ils ne l'abordaient que par des mesures quantifiées: assonances, redondances et poil où je pense... Le sens? *Quel sens? Combien de divisions?*

Mais mon appréhension n'était pas intellectuelle. Elle était intuitive, animale. Je me sentais longeant une rive bientôt dépourvue d'*amers*.

Une rive d'où aucun pan de mur, aucune meule de foin ne dépasserait plus. Imaginez le matelot qui doit trouver son chemin le long d'un littoral bétonné, avec des constructions toutes identiques et identiquement espacées! Mais l'objection est oiseuse: quel navigateur de métier se repère encore aux amers ou aux étoiles? Son regard n'est pas levé vers les lointains, il est le plus souvent rivé sur son écran. Son chalutier guidé par satellite vers des bancs de poissons pistés au sonar n'a pas plus besoin de hublots qu'un sous-marin. Demain, il n'aura même plus besoin de lui, d'ailleurs.

Tous ces savants nous prépareraient — sans le savoir eux-mêmes, le recul sur soi ne faisant pas partie de leur *cursus* — un monde d'où l'humain est écarté. Regardez aujourd'hui la phalange des *young leaders* de Davos, des pousse-boutons de la Grande Réinitialisation. Pas un qui ne soit gradué ou haut gradué des universités. Mais pas un qui sache ce qu'est un état d'âme. *État d'âme? Combien de divisions?* Pas une objection de conscience en vue quand *conscience* se confond avec *compliance* et *objection* avec *transgression*.

Pour leur défense: quels *amers* ont-ils trouvés sur leur route pour les guider, hors des signaux préprogrammés du nivellement scientiste qui conditionne tout, de la maternelle aux recherches post-grade? Quels nains, quels simples, quels pères alcooliques, quels génies avaricieux, quels patrons colériques? Le propre des *amers*, c'est justement d'être des

repères fortuits, et non la signalétique d'un système fermé. L'aviateur doit suivre aveuglément, comme un soldat, les balises des aéroports. Le navigateur à *vue de terre* détermine lui-même sa route.

Mais chassez le naturel et il revient au galop. La déification des chiffres et de la science, en oblitérant la culture et les principes qu'elle convoyait, n'a fait en réalité que déshabiller la bête humaine. Mais c'est elle, la bête humaine, qui toujours poussera les boutons de l'appareil scientifique. Même avec des pattes velues et un front abaissé.

Lorsque Dostoïevski, dans ses *Démons* (1872), a décrit avec un demi-siècle d'avance, et avec une précision effarante, les ressorts psychologiques de la révolution bolchevique, il ne l'a pas fait à partir de *données* socio-économiques ou de *faits* politiques. Il l'a fait à partir de son intuition géniale de l'âme humaine et des connaissances acquises, en grande partie, dans l'épouvantable épreuve du bagne. La *Science* n'avait rien vu venir de cette catastrophe, ni de celle qui devait suivre seize ans plus tard, en Allemagne. Au contraire, elle les a préparées, candidement, étant trop inculte pour comprendre sa situation d'outil et de prostituée

du Pouvoir. Or le Pouvoir n'a rien à faire des chiffres. Il ne connaît que le langage de la force et les stratégies de la séduction. Bref, il est de l'ère du Verbe, lui aussi.

Ceux qui ont conservé des amers dans leur navigation le savent et ils sauront s'en prémunir. Ceux qui se fient aux balises que leurs fournissent les naufrageurs de l'humanité ressemblent à des ânes essayant de croquer la carotte attachée à leur queue.

- PS — L'indétermination morale est l'une des caractéristiques de la post-humanité. Bonté et vice, grandeur et félonie sont des notions inopérantes dans ce monde. Le voyant Jorge Luis Borges l'avait peut-être pressenti lorsqu'il écrivit son *Histoire universelle de l'infamie*, où les tares humaines sont illustrées d'histoires édifiantes. L'une d'entre elles met en scène un pseudo-prophète du côté de l'Iran, qui s'avance sous un masque et se fait appeler Hakim al-Moqannâ. «Les esclaves, les mendiants, les marchands de chevaux, les voleurs de chameaux et les bouchers refusèrent de lui offrir leur confiance: une voix cria *sorcier* et une autre *escroc*.» Ce n'est qu'implicite dans le texte, mais il va de soi que les *savants* l'ont suivi les yeux fermés.





ENFUMAGES par Eric Werner

Contre qui se battent les partisans?

ERIC WERNER SE RÉFÉRAIT LA SEMAINE DERNIÈRE À L'UN DES TOUT DERNIERS LIVRES DE CARL SCHMITT, SA *THÉORIE DU PARTISAN*. IL REVIENT AUJOURD'HUI SUR CE LIVRE, POUR TENTER DE DÉGAGER LES ENSEIGNEMENTS QU'IL PEUT NOUS APPORTER SUR NOTRE TEMPS.

Carl Schmitt a écrit sa *Théorie du partisan* en 1963, dans un contexte qui était alors celui de la guerre froide et de la décolonisation (1). C'est l'arrière-plan du livre. Il y est longuement question en particulier de la guerre d'Algérie (1954-1962), avec notamment plusieurs pages consacrées à l'OAS (Organisation de l'Armée Secrète), qui causa quelques soucis au gouvernement français de l'époque.

Mais le livre fait également

référence à la Deuxième Guerre mondiale, et en remontant plus haut encore dans le temps à la période napoléonienne, qui fut marquée par plusieurs épisodes illustrant la thématique de la guerre des partisans: en Espagne en particulier, mais aussi en Russie. Deux épisodes, on le sait, qui retinrent l'attention du principal théoricien de la guerre de l'époque, Carl von Clausewitz, qui s'en inspira pour écrire son célèbre chapitre sur «L'armement

du peuple» (*De la guerre*, VI, 26). Il ne fut d'ailleurs pas le seul. On pense ici bien sûr au grand roman de Tolstoï, *Guerre et paix*, qui retrace l'histoire de l'invasion de la Russie par les armées napoléoniennes et la manière dont les Russes s'y prirent pour les neutraliser. La guerre des partisans y occupe une place privilégiée.

DÉSIGNER L'ENNEMI RÉEL

C'est à cette époque, celle des guerres napoléoniennes, que la figure du partisan a commencé à prendre forme. Ensuite apparurent Lénine, Che Guevara, Mao-Tsé-Toung, etc., qui tous l'enrichirent d'apports spécifiques liés à leur propre expérience personnelle, d'une part, aux préoccupations qui étaient les leurs de l'autre: préoccupations d'ordre idéologique notamment. Elle s'est donc beaucoup transformée. La guerre des partisans a en particulier intégré en elle un élément révolutionnaire qui lui était, au point de départ, fondamentalement étranger. Et en même temps, les problèmes que soulève ce type de guerre n'ont, pour l'essentiel, pas beaucoup changé. Quels problèmes? Comme le relève Carl Schmitt à la fin de son livre, la guerre des partisans a ceci de particulier qu'elle nous confronte au problème de *l'ennemi réel*. Car, bien souvent, on ne se le pose pas. On préfère l'éluder ou le mettre sous le tapis. On va même parfois jusqu'à nier qu'on aie des ennemis. Moi, des ennemis? Je n'ai au contraire que des amis. On est donc dans le déni.

Ou alors on s'invente de faux ennemis, des ennemis qui n'en sont pas vraiment. De faux ennemis nous dispensant ainsi d'avoir à parler des vrais. Ils fonctionnent comme dérivatifs.

Or le propre de la guerre des partisans (en 2021, le vocabulaire a peut-être changé: on parle, selon les cas, de guerre «asymétrique», «hybride», parfois aussi «moléculaire»), c'est justement qu'elle nous ramène à la réalité. Elle nous oblige, encore une fois, à poser le problème de l'ennemi réel: de l'ennemi, autrement dit, qui en est vraiment un. Pas un ennemi pour rire ou pour jouer avec. Ni un ennemi prétexte ou alibi. Un *vrai*. On rappellera ici qu'aux yeux de Carl Schmitt, la dualité ami-ennemi est le critère du politique. C'est sur cette dualité même qu'il se construit. Sauf qu'il surgit ici une difficulté. Généralement, nous dit Carl Schmitt, on n'a *qu'un seul* ennemi réel: un seul ennemi réel et non deux, trois ou quatre. On parle aussi d'ennemi prioritaire. On a peut-être d'autres ennemis, mais ils ne sont pas, eux, prioritaires. Or, on vient de le dire, c'est ce qu'on préfère en règle générale *ne pas voir*. On déploie même de très gros efforts pour ne pas le voir, se cacher à soi-même cette réalité-là. Se la cacher à soi-même et aux autres. Il y a même des consignes pour cela.

On devine dès lors ce qui se passe quand, malgré tout (car forcément, à un moment donné, c'est ce qui arrive), certains en viennent à désobéir aux consignes, à parler de ce dont il est interdit de parler. A *dési-*

gner l'ennemi, autrement dit. D'une part, bien évidemment, nous voilà ramenés à la réalité. La réalité s'impose désormais à nous, que nous le voulions ou non. Le voudrions-nous même, en effet, que nous ne pourrions plus désormais nous la masquer à nous-mêmes. Nous ne le pourrions plus, car quelqu'un a rompu le silence. Mais par ailleurs aussi le problème se complexifie. On dit donc la réalité, mais en la disant forcément aussi on s'attire l'animosité de ceux qui se refusaient jusque là à la dire, qui mettaient même tout en œuvre pour l'occulter, faire diversion à son sujet. On s'attire ainsi leur animosité, et par voie de conséquent aussi on entre en conflit avec eux. Ce n'est pas encore la guerre des partisans, mais c'est ce qui y prélude. Car cette guerre est double. Elle est celle nous opposant à l'ennemi réel, d'une part, mais aussi celle nous opposant à celui se refusant à ce qu'on désigne l'ennemi réel. Cette guerre est double, et donc aussi il y a deux ennemis: l'ennemi réel, d'une part, et celui qui ne veut pas qu'on parle de l'ennemi réel de l'autre. *Lui aussi* est l'ennemi réel. C'est souvent même lui qu'il importe de traiter en premier.

PRENDRE LES ARMES. POUR DE VRAI.

Désigner l'ennemi réel, dit Carl Schmitt, c'est rétablir le sérieux de la guerre. Or c'est ce que fait le partisan. Il désigne l'ennemi réel: l'ennemi au-delà des frontières, mais parfois aussi déjà installé à l'intérieur même des frontières. Car les autorités

légalles l'ont laissé s'y installer: à la suite d'une guerre perdue, par exemple, ou même sans guerre du tout. Relisez la fable de la Lice et de sa compagne. L'ennemi réel se confond dès lors avec l'occupant. Et donc le partisan le désigne comme étant l'ennemi réel. Mais ce faisant il se désigne *lui-même*, aux yeux des autorités légales, comme étant l'ennemi réel. C'est *lui* l'ennemi réel, l'ennemi prioritaire. La guerre des partisans se développe à partir de là. Le propre du partisan est de désigner l'ennemi réel, alors même, très souvent, que personne ne tient tellement à le désigner, et moins encore l'État, dont c'est pourtant une prérogative (avec celle de défendre les frontières). C'est à lui, l'État, qu'incombe la tâche de désigner l'ennemi réel. Mais c'est justement ce qu'il ne veut pas faire. Et donc il faut bien que quelqu'un prenne le relais. La légalité se heurte ici à la légitimité. L'État défaillant a peut-être encore pour lui la légalité, mais il a perdu toute légitimité. La légitimité se trouve du côté de celui qui désigne l'ennemi réel. Un tel conflit ne saurait être tranché que par les armes.

Carl Schmitt dit dans son livre qu'on ne peut avoir qu'un ennemi réel et non deux. Or, en même temps, il reconnaît que le partisan est souvent amené à devoir se battre sur deux fronts. Le cas typique est celui où l'on doit à la fois combattre un envahisseur et un État faisant objectivement le jeu de l'envahisseur, ami donc de l'envahisseur, avec qui parfois aussi il négocie la paix (ache-

tée, comme il se doit, au prix fort: il faut payer tribut). Mais cette paix n'est évidemment qu'une fausse paix, tout comme l'envahisseur n'est évidemment qu'un faux ami. On est ici dans le jeu, le faux-semblant. On joue avec la réalité, alors même que la réalité, elle, est on ne peut plus sérieuse. Mais c'est ce qu'on ne veut pas voir. C'est ce sérieux même de la réalité que l'État défaillant ignore ou voudrait bien ignorer, mais justement il n'y parvient pas, car il y a le partisan: le partisan, qui le rappelle à la réalité. En ce sens, la guerre des partisans joue le rôle de révélateur.

D'autres cas de figure sont également envisageables, comme lorsque les citoyens n'arrivent plus à faire entendre leur voix ou se voient contraints de sortir du cadre légal pour faire respecter leurs droits fondamentaux. C'est ce qui se passe par exemple lorsque l'État soi-disant libéral ou démocratique bascule dans la tyrannie ou le totalitarisme. Il n'y a ici qu'un ennemi réel, et c'est l'État. On est donc amené à lui résister, ce qui peut signifier parfois prendre les armes contre lui. Mais pas

forcément non plus. Il y a d'autres manières possibles de lui résister. Ce qui conduit à s'interroger sur les limites du concept de partisan. Pour Carl Schmitt, le partisan se définit clairement comme celui qui prend les armes. Il peut les prendre pour résister à un éventuel envahisseur, il peut aussi les prendre pour résister à la dictature ou à l'État totalitaire. Mais en tout état de cause il prend les armes. C'est ce qui le caractérise en tant que partisan. En ce sens, même si tout partisan est un résistant, tout résistant n'est pas pour autant un partisan.

Nous reviendrons sur ce dernier point la semaine prochaine, en confrontant notamment les vues de Carl Schmitt avec celles, peut-être différentes, d'Ernst Jünger.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Carl Schmitt, *Théorie du partisan*, Calmann-Lévy, 1972.
- Clausewitz, *De la Guerre*, Livre VI, chapitre 26.
- La Fontaine, «La Lice et sa compagne».

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, 1950 Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



Passager clandestin

Vincent Held: UBER über alles

OU COMMENT L'ÉCOLOGIE SERT DE CHEVAL DE TROIE À LA FINANCIARISATION/AUTOMATISATION DES RESTAURANTS ET DES TAXIS.

Dès août 2019, le célèbre magazine économique *Forbes* avait lancé cet avertissement solennel:

«Les restaurants, petits et grands, devraient être alarmés. Car une vague de déstabilisation des affaires inarrêtable va arriver.»

Dix-huit mois et quelques «mesures sanitaires» plus tard, le secteur ressemble à un champ de ruines fumant. Ce qui n'est évidemment pas perdu pour tout le monde.

Comme l'avait prophétisé *Forbes*, c'est bel et bien aux multinationales de la livraison de plats que semble bénéficier en priorité la déconfiture de nos restaurateurs. Pourtant, malgré les fermetures forcées, les salaires de misères et les commissions prohibitives prélevées sur les commandes, les Uber Eats, Deliveroo et consorts ne parviennent toujours pas à atteindre l'équilibre financier!

Or, si les livraisons de plats par des cyclistes précarisés n'ont pas réussi à devenir rentables au cours des lockdowns successifs de l'année écoulée, il y a fort peu de chance qu'elles le deviennent un jour...

LA FINANCIARISATION SILENCIEUSE DE LA RESTAURATION PAR LA ROBOTIQUE

Pour comprendre comment ces services de coursiers financiarisés comptent générer des profits — *Forbes* parle d'ailleurs d'un marché de 200 milliards d'ici 2025! — il convient de jeter un coup d'œil du côté de Singapour, où Deliveroo a ouvert **plusieurs restaurants entièrement automatisés** dès 2017.

Et de fait, la cuisson des plats les plus divers peut aujourd'hui être entièrement confiée à des robots animés par des «intelligences artificielles». Un domaine auquel s'intéresse par exemple de très près le grand leader suisse de la robotique industrielle ABB. L'on comprend dès lors mieux pourquoi le célèbre cabinet de conseil McKinsey estime **qu'environ 73 % des emplois de l'hôtellerie-restauration pourraient aujourd'hui être entièrement automatisés (p. 7)!**

Il semblerait donc bien que les «cuisines virtuelles» que proposent aujourd'hui Deliveroo et Uber Eats n'aient pas vocation à rester longtemps occupées par des restau-



rateurs. D'où sans doute leur surnom affectueux de «ghost kitchens»...

Du moment que les services de livraison sont en place en effet, ce qui est déjà le cas aujourd'hui grâce au covid, il ne reste plus qu'à concentrer la production dans ces «cuisines fantômes», dûment équipées de robots de production pilotés par l'IA. Les tâcherons précarisés d'Uber Eats et autres se chargeant des livraisons. Il va sans dire que plus la fermeture des restaurants se prolongera, moins ceux-ci seront indemnisés, et plus la pérennité de ce nouveau modèle d'affaires sera assurée pour les prochaines années. Avec des retombées financières annoncées comme gigantesques, comme nous l'avons vu.

Sur le plan pratique, le duopole Uber-Deliveroo pourrait d'ailleurs déléguer ces diverses activités à des sous-traitants mieux implantés localement, tels que Nestlé ou le groupe de supermarchés suisses Coop. Ces deux géants de l'agroalimentaire helvétique semblent bien décidés à renforcer leurs activités de préparation de plats, tout en investissant dans les «robots intelligents» d'ABB...

Mais il est un autre facteur qui pourrait lui aussi peser lourdement en faveur de ces nouveaux modèles d'affaires lancés à grands frais par Uber Eats et Deliveroo.

LE COVID COMME CATALYSEUR DE L'UBÉRISATION DES CENTRES-VILLES

Voilà en effet ce qu'expliquait récemment à *Migros Magazine* le fondateur de la société Smood, une variante *made in Switzerland* d'Uber Eats:

«On avait déjà reproché au patron d'Uber d'avoir ensuite créé Uber Eats, qui lui faisait perdre des clients, les gens n'ayant plus besoin de taxi pour aller au restaurant. Il avait répondu que c'était au contraire parfait, parce que binaire: soit vous vous déplacez, soit vous ne vous déplacez pas, dans les deux cas vous êtes client.»

L'entrepreneur genevois Marc Aeschli-mann révélait ainsi avec une simplicité déconcertante les ambitions hégémoniques de son modèle américain: supprimer la voiture individuelle en ville pour maximiser la rentabilité des VTC, des applications de *car sharing*... et des services de livraison de plats à domicile!

De quoi fournir une explication rationnelle aux mesures anti-automobilistes (projets de péages urbains, démultiplication des pistes cyclables, des limitations à 30 km/h, des travaux, etc.) qui sévissent aujourd'hui dans tant de métropoles européennes. Même le projet de suppression de 70'000 places de stationnement à Paris (sur le modèle de ce qui s'est déjà fait l'année passée à Genève!) paraît subitement s'expliquer! Car plus la mobilité des citoyens se verra réduite, et plus ceux-ci

deviendront **une clientèle captive** non seulement pour les services de VTC et de *car sharing*, mais encore pour ceux de livraison de plats à domicile, déjà projetés dans la stratosphère grâce à la providentielle crise du covid! (Sans parler des services logistiques d'Amazon, La Poste, DHL, etc.)

LA GUILLOTINE «VERTE»

On peut d'ores et déjà annoncer que les concurrents d'Uber (les sociétés de taxi traditionnelles privées ou publiques) ne survivront pas à ces mesures de «verdisement» de plus en plus exubérantes. Les surcoûts liés à l'acquisition des nouveaux véhicules supposément *eco-friendly* («urgence climatique» oblige!) et le dumping largement prévisible de la part des mastodontes de la Tech se chargeront bien vite de les faire *sortir du marché*. (Uber, pour sa part, a déjà annoncé son projet de faire basculer son million de chauffeurs vers les véhicules électriques d'ici 2030. De telle sorte que la rhétorique fumeuse autour des vertus écologiques de la voiture électrique semble avoir été taillée sur-mesure pour permettre aux leaders de la «mobilité digitale» d'écraser définitivement toute concurrence...)

En Suisse romande, cette frénésie anti-automobiliste et pseudo-écologiste se concentre surtout dans les cantons de Vaud et Genève. Ce qui semble assez révélateur, dans la mesure où ces entités administratives se trouvent précisément être les principaux partenaires d'Uber dans la région (l'un et l'autre canton ayant mis chauffeurs de taxis et de VTC sur un pied d'égalité il y a bien des années déjà.)

En plein confinement et alors que des pistes cyclables XXL se déployaient dans les villes européennes au détriment de la circulation automobile, un académicien allemand spécialiste de la «mobilité digitale» assénait au grand quotidien *Die Welt*:

« il faut supprimer toute place pour le trafic automobile » en ville !**

Il est vrai que le Prof. Andreas Knie dirige la société de «*car sharing* public» Choice GmbH, de telle sorte que ses motivations pour évincer les voitures individuelles sont on ne peut plus transparentes. Quant aux politiciens qui maltraitent restaurateurs, automobilistes et taxis au profit d'Uber et de ses sous-traitants régionaux, il conviendra sans doute un jour de tenter de clarifier leurs propres *liens d'intérêts* éventuels avec ces sociétés.

(On notera au passage que la déliquescence de l'offre de services publics représente un autre facteur de succès identifié de longue date par le cabinet McKinsey pour ces différents modèles d'affaires venus tout droit de la Silicon Valley (applications de VTC, de *car sharing* et de livraison à domicile). De telle sorte que la situation financière bancaire des transports publics d'un certain nombre de grandes agglomérations européennes pourrait bientôt se transformer en jackpot pour les acteurs de la «mobilité digitale».)

Et pour conclure sur une note positive, nous livrerons encore au lecteur cette courte citation du Prof. Villani, qui nous semble enterrer définitivement la coûteuse et grotesque lubie de la robotisation des moyens de transports et de livraison:

«Les aficionados de la 5G vantent les mérites de la voiture autonome ou de l'optimisation énergétique, mais attention au leurre : la première sera sans intérêt si les voitures restent individuelles, la seconde n'a que faire des hauts débits de la 5G.»

Que les amateurs de gadgets de livraison autonomes *made in China* se le tiennent pour dit!

* Vincent Held est l'auteur de *Crépuscule de la Banque nationale suisse* (éd. Xenia) et de *Après la crise et Une civilisation en crise* (éd. Réorganisation du monde).

TURBULENCES

ALLEMAGNE: Guéguerres de satrapes à l'ombre de la dictature

ALORS QUE L'ALLEMAGNE VIENT D'ADOPTER UNE «LOI PANDÉMIE» QUI DE FAIT TRANSFORME LE PAYS EN DICTATURE, LA CLASSE POLITIQUE CONTINUE COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT À SPÉCULER SUR LA SUCCESSION MERKEL. NOTRE CORRESPONDANT FRANÇOIS STECHER NOUS DÉROULE LES PRINCIPAUX FILS DE CETTE BOBINE TRÈS EMMÊLÉE.

Armin Laschet a donc été choisi comme candidat de la CDU à la chancellerie en vue des élections au Bundestag du 26 septembre. Il l'a été, c'est important de le noter, par la direction fédérale du parti, à une très large majorité (3/4 des votants). Il est également important de préciser que ce choix va à l'encontre des vœux des militants, qui auraient à plus de 70 % choisi Markus Söder, le patron de la CSU bavaoise, comme champion.

Derrière des choix opposés, il y a pourtant une communauté de vues entre la base et la direction: tous sont d'avis que Söder pouvait emmener l'Union à la victoire en septembre, bien peu croient aux chances de Laschet. Comment en est-on arrivé là? Et pourquoi donc désigner un tel candidat, presque sûrement condamné à jouer les seconds rôles d'une chancelière verte?

Pour répondre à ces questions, il convient tout d'abord de considérer l'action de Merkel à la tête de la République Fédérale depuis bientôt seize années. On fera alors les constats suivants:

1) elle a vécu tout au long de ces années de la rente et du fruit des réformes accomplies par Gerhard Schröder, y compris les plus controversées socialement comme Hartz IV, ce qui lui a laissé les coudées franches et assuré le soutien du *Mittelstand*, le tissu industriel d'entreprises moyennes qui fonde la puissance économique de l'Allemagne,

2) elle a laissé dériver ou discrètement lancé la CDU vers le centre-gauche, voire la gauche du centre sur les sujets de société, toujours avec une habileté inimitable, se mettant en retrait ostensiblement pour ne pas choquer son électorat le plus conservateur,

3) elle a passé par pertes et profits la frange la plus conservatrice de la CDU, qui a soit rejoint l'AfD, soit localement renforcé les Freie Wähler, soit disparu dans l'absentéisme, déplaçant ainsi le centre de gravité idéologique du parti,

4) elle a systématiquement éliminé, par promotion (Ursula von der Leyen, ministre de la défense envoyée à Bruxelles), par compromission (Karl-Theodor zu Guttenberg, ministre de la défense, privé de son titre de docteur pour plagiat) ou de façon plus classique, «à la déloyale», comme il se doit en politique (Friedrich Merz, coupable d'avoir gravement sous-estimé la dame),

5) elle a promu et protégé ses séides (Jens Spahn, sa villa et ses contrats de masques FFP2, Franziska Giffey, qui perd son titre de docteur mais n'est pas contrainte à la démission), et abattu les serviteurs de l'État qui manifestaient une trop grande indépendance d'esprit (Hans-Georg Maaßen, le limogé de Chemnitz).

Il faut ensuite méditer les trois grandes œuvres de Merkel au cours de son trop long règne:

1) la sortie du nucléaire — j'ai cru, à l'époque, à toute chose malheur est bon, qu'elle avait par cette action asséché les Verts, et qu'ils allaient, s'étiolant, disparaître progressivement du paysage politique; en réalité, si elle les a bien affaiblis momentanément, elle s'est aussi assuré leur soutien durable et leur reconnaissance, ce qui se manifestera quelques années plus tard,

2) l'ouverture des frontières au moment de la crise des migrants de l'été 2015, qui

avec la polarisation de la société allemande, marque le renouveau des Verts, face à une CDU tiraillée entre le soutien indéfectible qu'elle croit devoir assurer à la chancelière — opinion partagée par les fonctionnaires et les militants: sans Merkel, il n'est pas, ou plus, de victoire électorale possible — et sa répugnance instinctive à accepter ce déferlement sans contrôle; pendant toute la crise, c'est très naturellement et très logiquement chez les Verts que Merkel trouve ses soutiens les plus massifs: elle sera dès lors, leur chancelière de cœur,

3) l'amorce de centralisation sous couvert de pandémie, avec la réforme de l'*Infektionsschutzgesetz*, qui dans sa nouvelle mouture dote l'État fédéral de pouvoirs exorbitants et prive les *Länder* de certaines de leur prérogatives; cette centralisation, qui n'est qu'engagée par Merkel, mais qui sera immanquablement poursuivie sous couvert de lutte contre les dérèglements climatiques, est évidemment une violation de l'esprit même de la Loi Fondamentale (le fédéralisme, associé au principe de subsidiarité, en constitue la pierre angulaire, qui protège les citoyens de l'arbitraire de l'État central; c'est ce fédéralisme qui permet aujourd'hui encore aux Allemands de résister aux injonctions de Bruxelles sur bien des sujets, simplement parce qu'ils sont de la compétence des *Länder*) lourde de menaces pour l'avenir du pays, et du continent tout entier.

Cela étant posé, il apparaît à l'évidence que Merkel, dans la meilleure tradition soviétique, a utilisé le parti qu'il lui semblait le mieux à même de la porter et de la maintenir au pouvoir pour faire advenir ses idées, qui ont bien peu à voir avec les principes de la vieille démocratie-chrétienne rhénane, et tout avec le collectivisme écolo-socialiste, y compris dans sa version ploutocratico-davosienne. Et il devient clair qu'elle doit, pour que son œuvre lui survive, se trouver une personne de confiance, qui partage ses vues et son engouement pour la Grande

Réinitialisation. Annalena Baerbock est ainsi son héritière naturelle. Il ne peut y avoir aucun doute: Merkel ne veut pas la victoire de la CDU — elle aurait laissé son ancien rival Friedrich Merz prendre la tête du parti, soit face à Annegret Kramp-Karrenbauer en décembre 2018, soit face à Armin Laschet (vote digital et par correspondance), en janvier de cette année. Lui seul avait la carrure et l'aura nécessaires.

Bien au contraire, elle a fait sortir du chapeau le très pâle Armin Laschet, indiscutable baron de Rhénanie du Nord-Westphalie, apparatchik puissant sur ses terres, mais inoffensif pour elle. Elle a, dans le même temps, lancé contre lui Markus Söder, lui laissant donner libre cours à son opportunisme et à son ambition aveugle, lui faisant miroiter la perspective de réussir là où Franz-Josef Strauss avait échoué: enlever la chancellerie pour la CSU bavaoise — Söder, lui-même, est originaire de Franconie, ce que les Bavarois ne manquent jamais de rappeler... Las: il s'est fait piéger — *Jupiter dementat quis vult perdere* — a multiplié les démonstrations d'allégeance, les flagorneries abjectes, les surenchères les plus grotesques. Sa posture a plu, et il a surtout convaincu les cadres régionaux et la base qu'avec lui, l'Union pourrait remporter l'élection.

C'est donc avec morgue et assurance que Markus s'est présenté dans l'arène... qu'il n'a pas trouvée: aussi incroyable que cela puisse paraître — les lecteurs français voudront bien se souvenir des guerres microcholines entre Copé et Fillon — il n'y avait pas de ring, aucune tribune, ou plutôt aucune procédure ni aucun collège habilité à décider du choix du champion de l'Union. Ferait-on voter les militants? Laisserait-on le choix à une assemblée des élus locaux? Rien de tout cela — tous auraient porté Markus sur le pavois, y compris en se bouchant le nez. Ce fut la direction fédérale de la CDU qui fut retenue, c'est-à-dire précisément l'organe le plus directement

soumis à l'influence de Merkel et de son premier cercle.

Afin d'éviter toute hésitation ou reculade d'Armin, on le convoqua: chez nul autre que le vieux sage du parti, Wolfgang Schäuble, président du Bundestag, lequel lui intima l'ordre de se présenter et de se battre pour la candidature, sous peine de perdre la direction du parti immédiatement. Ainsi fut fait. Et Armin l'emporta.

Que va-t-il désormais se passer? L'Union n'est pas sortie indemne de ces luttes fratricides — doux euphémisme — et offre un paysage dévasté à la vue de tous, tandis que les Verts nous ouvrent les portes de la dystopie des bisounours. Markus a concédé sa défaite: va-t-il comprendre qu'il a été manœuvré et soutenir Armin, y compris contre Merkel? Ou bien va-t-il pratiquer une guérilla incessante, toujours au service de Berlin? La première option serait étonnante: l'homme n'a pas montré jusqu'ici beaucoup d'intelligence de situation. Que va faire Friedrich? Il se présente aux élections sur ses terres du Sauerland, abandonnées par lui il y a fort longtemps. Va-t-il essayer de lancer Armin contre Merkel?

Armin lui-même: comprendra-t-il assez tôt qu'il n'a pas le choix, et qu'il doit écarter le règne de Merkel, la faire chuter au Bundestag, s'il veut conserver une chance de l'emporter en septembre? La nouvelle loi de protection contre les épidémies (Infektionsschutzgesetz) vient d'être votée ce mardi. Cette loi fournissait une opportunité exceptionnelle de faire un coup d'éclat. Pourtant, en dehors de quelques esprits lucides, la fraction CDU/CSU au Bundestag s'est rangée comme un seul homme derrière Merkel, cornaquée d'une main de fer par Ralph Brinkhaus, séide de la chancelière au parlement. Il semble bien qu'Armin refuse le combat, et qu'Annalena doive être chancelière en septembre.

- * François Stecher est consultant basé en Allemagne et excellent connaisseur de ce pays.

INDE - Un vaccident vraiment malencontreux

Vivek, acteur célèbre et ambassadeur de la santé de l'État indien du Tamil Nadu, est décédé d'un arrêt cardiaque 24 heures après avoir reçu une dose de vaccin anti-Covid-19.

Le vice-président de l'hôpital où il avait été admis a déclaré que son arrêt cardiaque était dû à un syndrome coronarien aigu avec un choc cardiogénique. On pense que Vivek avait une «pression sanguine légèrement élevée» lorsqu'il a été admis.

Comble de malchance, l'acteur venait d'être nommé «ambassadeur de la santé» de l'État tamoul dans le cadre de la promotion du programme de vaccination. Des rumeurs infondées ont insinué que sa mort était due à la dose de Covaxin reçue la veille, mais elles ont été «rapidement réfutées par les médecins et le gouvernement». Au moyen de menaces judiciaires en attendant les arguments scientifiques qui ne tarderont pas à émerger.

Une revue parfaitement respectable a tout de même rapporté que sur les 79 personnes décédées en Inde après avoir été vaccinées (à fin mars), près de 50 % d'entre elles avaient subi un accident vasculaire cérébral ou une crise cardiaque. Et que parmi les personnes hospitalisées qui se sont rétablies, environ 20 % avaient également eu une crise cardiaque ou un accident vasculaire cérébral.

En bref: le vaccin n'est évidemment pas la cause du décès, mais il se trouve que les symptômes du malaise sont une fois sur deux les mêmes.

Cela n'a évidemment aucun rapport, mais voilà une statistique que le candidat à la succession du pauvre Vivek fera sans doute bien d'avoir sous le coude en négociant son mandat. En particulier, la prime au risque...

RUSSIE-OTAN - Et si l'on inversait les rôles?

Peter Hitchens est un journaliste britannique, connu pour son attachement aux valeurs chrétiennes. Il a fait ses premières armes comme correspondant du *Daily Express* à Moscou, au moment de la chute du Mur. Sa carrière s'est ensuite poursuivie à Washington et dans d'autres capitales. Ses prises de position courageuses, notamment lorsqu'il a condamné les interventions militaires britanniques en Afghanistan et en Irak, lui ont valu le Prix Orwell du journalisme politique.

Dans une récente chronique intitulée « Ne jetez pas la faute sur la Russie... c'est nous qui poussons à la guerre », Hitchens estime que la Russie, malgré l'aversion qu'il a pour ses dirigeants, « ne constitue pas pour nous une menace sérieuse ». Et d'enchaîner :

« Laissez-moi vous expliquer ce que ressentent les Russes en vous faisant voir la situation comme dans un miroir. Imaginez un instant que les États-Unis aient perdu la Guerre froide et que l'URSS l'ait gagnée. Pensez maintenant à ce qui serait advenu si Moscou avait traité les États-Unis comme Washington a traité la Russie. Voici ce que vous auriez pu voir : à la place d'une Ukraine qui quitte l'orbite de Moscou pour entrer lentement dans celle de l'OTAN et de l'UE, imaginez qu'un gros morceau des USA tout aussi vaste, fertile, producteur et stratégique, qui engloberait le Texas et la Californie, soit encouragé à déclarer son indépendance et former une nouvelle nation hispanophone hostile aux USA. Impossible? Pas vraiment. Cette partie des États-Unis a été conquise par les armes sur le Mexique dans les années 1840, et c'est seulement le statut de superpuissance des États-Unis qui empêche de remettre en question cette conquête comme le règne de la Russie sur l'Ukraine, le Caucase, l'Asie centrale et les Pays baltes l'a été après 1989. »

« Imaginez les efforts constants pour faire entrer cette nation nord-américaine dans l'alliance militaire du Pacte de Varsovie et dans le bloc économique et commercial du

Comecon placé sous l'égide de Moscou. Figurez-vous en même temps l'extension du Pacte de Varsovie et du Comecon dans la plupart des pays d'Amérique centrale et du Sud, avec en même temps la livraison massive d'armes et d'avions soviétiques. Imaginez que l'OTAN ait été abolie sous la pression soviétique, comme l'a été le Pacte de Varsovie sous la pression des États-Unis. Et imaginez que la grande majorité des États membres de l'OTAN en dehors des USA ne soient pas restés neutres, mais se soient unis au Pacte de Varsovie obéissant aux ordres de Moscou. Il en découlerait immanquablement le stationnement d'un grand nombre de troupes et de navires du Pacte de Varsovie à Cuba. Cerise sur le gâteau, pensez à ce qui se serait passé si le Québec s'était affranchi du Canada et avait autorisé les troupes du Pacte de Varsovie à se baser le long de la frontière Nord des USA. A 335 milles (540 km) de New York, c'est beaucoup plus loin que les troupes de l'OTAN, que l'on peut voir souvent dans la ville estonienne de Narva à la frontière russe, soit à 99 milles (160 km) de Saint Pétersbourg, deuxième ville de Russie. »

Cet effort d'imagination reste hors de portée de la quasi-totalité des médias occidentaux, qui n'ont cessé tout au cours des dernières semaines d'alerter l'opinion sur les dangers de la menace russe aux frontières de l'Europe. Il faut dire que leur attention a été trop occupée à fantasmer sur le péril que représenteraient les manœuvres de l'armée russe sur son propre territoire et les exercices de sa flotte en mer Noire.

J.-M. Bovy/23.04.2021

HONGRIE - Plus tu les vaccines, plus ils meurent

Il est aisé de faire la comparaison des totaux hebdomadaires de la létalité totale pour la Hongrie entre 2020 et 2021, concernant les 7 semaines entre le 8 février et le 28 mars. Il s'agit de la période au cours de laquelle la proportion de Hongrois vaccinés est passée de moins de 5% à près de 20% (aujourd'hui, elle est supérieure à 35%).

Semaine	Evolution
Semaine 12 (22-28 mars)	+38%
Semaine 11	+49 %
Semaine 10	+36%
Semaine 9	+11%
Semaine 8	+17%
Semaine 7	+3%
Semaine 6	+7%

Il n'existe pas encore de données publiques pour les semaines de 2021 après le 28 mars, mais si l'on en juge par les chiffres de la mortalité dite "Covid" en Hongrie (3e rang mondial), ils vont très probablement grimper en flèche. Sans aucun rapport, bien entendu, avec la très intense campagne de vaccination.

Pour entretenir l'enthousiasme vaccinal, le gouvernement promet aux non encore piqués qu'ils pourront se prélasser sur les terrasses sitôt qu'ils auront contribué à atteindre le seuil des trois millions et demi de cobayes traités aux thérapies géniques.

✱ **Modeste Schwartz** / 21.4.2021.

LISEZ-MOI ÇA! - «Le livre de l'eau» de Limonov

Ce qu'il apporte. Edouard Limonov y compile, dans un désordre de temps et de dates, une succession de courts chapitres tournant tous autour de l'eau. Sa classification va des mers aux saunas, en passant par les fleuves, les rivières et les fontaines. Tel Narcisse se contemplant dans son miroir aquatique, Limonov évoque ses combats, amoureux et militants, mais se remémore aussi son enfance, à Kharkov, son exil américain et sa vie parisienne.

La plus belle partie est celle consacrée aux fleuves et rivières, vraie leçon de littérature. Ayant vécu dix-sept ans près de la Seine à Paris, influencé par Baudelaire,

Limonov est un écrivain de grand talent, sombre, déjanté et poétique. Par son vécu, il s'ancre dans un réel, dur et brut, que seuls les émigrés peuvent connaître.

Selon lui, le genre le plus moderne, en littérature, est la biographie et l'héroïsme en fait partie intégrante.

Mais, en deça du romancier, il se rêve, avant tout, en mercenaire, ami des chefs de guerre nationalistes aux confins de l'Empire russe ou d'Europe. Il se rend régulièrement dans les Républiques du Caucase ou d'Asie Centrale et y fonde des sections de son propre parti national-bolchévique, qu'il a fondé, à Moscou, aux côtés d'Alexandre Douguine et Egor Letov.

Ce qu'il en reste. Comment faire comprendre à un militant gauchiste engraisé par les riches villes occidentales que l'underground, rock et punk, d'après l'effondrement de l'URSS, a donné à la Russie un Limonov et un Douguine? La mise en engendrée la destruction de la Russie communiste et la violence du libéralisme qui s'est abattu sur l'ensemble du pays a provoqué un mouvement de révolte que Limonov a personnifié. Pourtant, même en réaction radicale à Poutine, au pouvoir et au système, dans un souhait de rallier le peuple russe en fusionnant les deux extrêmes, une pensée commune, eurasiennne et anti-américaine, pouvait aussi les réunir. Cela, personne à l'Ouest ne l'a compris et le malentendu perdure.

A qui l'administrer? Si par malheur une néo-féministe lisait cet opus, ou tout autre livre d'Edouard Limonov d'ailleurs, elle émettrait une fatwa contre l'auteur exigeant la condamnation immédiate de l'ouvrage et son retrait des librairies. Donc, Limonov est un auteur irrévérencieux à lire et à faire lire, surtout en ces temps de censure. *Le livre de l'eau* est à mes yeux l'une de ses plus belles œuvres.

✱ Edouard Limonov, *Le livre de l'eau*, Bartillat, 2014. Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

MARQUE-PAGES · La semaine du 25 avril au 1er mai 2021

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Shakespeare dépassé. Un portrait-vérité de la sinistre maison Biden par James Howard Kunstler. En trois minutes de lecture, tout ce que vos médias de grand chemin ne vous diront jamais sur les affaires de drogue, de putes et d'armes du polytoxico Hunter:

«La noirceur morale de la famille va au-delà de Shakespeare. Elle s'étend des indécentes personnelles les plus sordides, comme la publication par Hunter de vidéos de selfies sexuels avec des prostituées sur le site Pornhub, en passant par des allusions à des relations sexuelles obscènes avec sa nièce adolescente, jusqu'à l'aveu qu'il s'est tapé la femme de son frère décédé, Hallie... (...) Cet ensemble d'allégations non résolues hante la Maison Biden comme un animal mort et puant qui pourrait sous le plancher du Bureau ovale et que tout le monde fait semblant de ne pas remarquer.»

L'Amérique survivra-t-elle à cette punteur? se demande l'auteur. La bonne question serait: à quel stade de décomposition faut-il qu'une société se trouve pour ne pas en vomir?

L'inclusion qui exclut. Brillant commentaire de CinciVox sur le ridicule, l'ineptie et pour tout dire la démente de l'écriture dite «inclusive». Dont le mensonge commence par son appellation même:

«L'écriture dite « inclusive » sépare, différencie, oppose partout où elle peut s'immiscer et où ses promoteurs peuvent s'exhiber pour faire fructifier leur petit business de la haine et du ressentiment. Les ratiocinations des militants concernent bien autre chose que l'égalité entre les femmes et les hommes, qui n'a pas besoin de telles distractions futiles. Au contraire: la focalisation sur ces questions parasite la réflexion sur les facteurs réels des inégalités.»

Un véritable petit traité de bon sens

linguistique, à soumettre aux féminodjihadistes pour les éparpiller «aux quatre coins de Paris façon puzzle».

Accordez vos fake news! Au moment même où les médias de grand chemin l'annoncent «en danger de mort» dans sa cellule infestée de rats, l'illustre publi-oppo-sant Alexei Navalny se moque de ceux qui l'enterrent sur son canal Instagram. «Vous me verriez, vous rigoleriez», écrit-il. Les gars, vous auriez tout de même pu vous coordonner un peu, non?

Diagnostic. Le Dr Louis Fouché aime appeler les choses par leur nom. La transformation que traverse notre société à l'ombre du covid, il n'hésite pas à l'appeler un déferlement totalitaire – et il reste conscient combien cette analyse peut choquer le public. Il compare ce scandale aux phases de la maladie. «Quand tu annonces un diagnostic grave à quelqu'un, on passe par des phases, et la première est celle du déni: "Je ne veux pas en entendre parler..."» Et la question qu'il soulève est celle qu'on se pose à chaque fois devant la dérive totalitaire: «Mais comment ont-ils pu laisser faire? C'était pourtant cousu de fil blanc...» Entretien avec une intelligence rare et lumineuse.

Le retour du grand fléau. La grippe a «disparu» durant le Covid, observe le *New York Times* avec perspicacité. C'est d'autant plus inquiétant: «à quoi va ressembler son retour?»

Après les craintes de "double épidémie" venant dévaster le pays, l'absence de grippe a été un répit bienvenu qui a allégé la charge d'un système de santé débordé. Mais le manque d'exposition à la grippe pourrait également rendre la population plus vulnérable au virus lorsqu'elle reviendra – et les experts affirment que son retour est certain. "Nous ne savons pas quand elle reviendra aux États-Unis, mais nous savons qu'elle reviendra", a déclaré Sonja Olsen, épidémiologiste au C.D.C.»

Et nous, nous savons qu'il y a des gens, au CDC et au NYT, qui prennent vraiment

leurs concitoyens pour des abrutis. Bientôt, le fait même de *vivre sur terre* va devenir un sujet de préoccupation... et d'intimidation.

Autocongratulation. Après une année particulièrement fertile en suspensions et suppressions de comptes, la PDG de YouTube, Susan Wojcicki, reçoit le prix... de la liberté d'expression. Dans un univers orwellien, cela va pour ainsi dire de soi... «et le fait que YouTube est l'un des principaux sponsors» de l'Institut Freedom Forum qui décerne le prix «n'a strictement rien à voir là-dedans : dans la corruption, on ne fait pas dans la dentelle». On nous souffle à l'oreille que le cartel des pharmas va recevoir *in corpore* le prix de la transparence dans l'information...

Woke patrouilles. Commentant les visites faites au *Temps* et à la *Liberté* par les troïkas du NKVDLGBT, Antoine Menuisier, dans *Marianne*, décrit sans complaisance la mise au pas «woke» des rédactions suisses, où il observe une «fracture générationnelle».

Lisez: une fois les vieux mis à la retraite, la culture hétéro sera bannie.

T-shirts trompeurs. Cette fascinante vidéo vous apprend «comment les patrons les plus riches voyagent». Rassurez-vous: ils voyagent de mieux en mieux. «Ils ne vont pas prendre l'avion, c'est l'avion qui les prend». Ils ont tous trop occupés par le sauvetage du climat pour pouvoir voyager en avion de ligne. Parfois, pour donner le change, ils adoptent des airs modestes, comme M. Zuckerberg et ses t-shirts gris «jour de pluie à Birmingham». Mais des t-shirts fabriqués par Brunello Cucinelli à 400 euros pièce. Faudrait tout de même pas se laisser aller!

Référence. Le point de situation Covid global de Dominique Delawarde du 24 avril est disponible. C'est à notre connaissance la meilleure synthèse de l'évolution globale de la pandémie, documentée, précise et nuancée.

Pain de méninges

DE LA DIFFICULTÉ D'ADMETTRE LE MAL AU PRÉSENT

Accepter [notre] histoire comme radicalement mauvaise dans son intention et pas uniquement dans ses conséquences sont deux choses différentes. Je crois que si tant de gens ont du mal à admettre que leurs dirigeants ont intentionnellement fait et font des choses démoniaques, c'est pour deux raisons.

Premièrement, l'aveu de cette réalité met en cause ceux qui ont soutenu ces gens ou ne se sont pas opposés à eux. Cela signifie qu'ils ont accepté ce mal radical et en portent la responsabilité. Cela suscite des sentiments de culpabilité.

Deuxièmement, croire que ses propres dirigeants sont mauvais est presque impossible à accepter pour beaucoup, car cela suggère que la façade rationnelle de la société est une couverture pour des forces sinistres et qu'ils vivent dans un monde de mensonges si vastes que la meilleure option est de faire croire que ce n'est pas le cas. Même lorsqu'on peut accepter que des actes vils ont été commis dans le passé, à la rigueur intentionnellement, la tendance est de dire «c'était avant, mais aujourd'hui les choses sont différentes.» Comprendre le présent où l'on vit n'est pas seulement difficile mais souvent inquiétant, car cela nous met en cause.

— Edward Curtin, «Le déni du démoniaque», 18.4.2021.

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



Au fond de mon boulevard. Belgrade. 11.4.2021.

Les portes ne peuvent pencher ainsi que dans les dessins animés. Quelqu'un pourtant, habite derrière, dans ces quartiers déjà périphériques. Dans le haut du boulevard, ce n'est pas l'âge mais les bombes – allemandes en 1941, alliées en 1943, otaniennes en 1999 – qui ont ébréché les beaux immeubles bourgeois. Là aussi, on habite comme si de rien n'était. Mon plancher tangué parfois au passage d'un autobus, comme le pont d'un navire. C'est dépaysant.

/iPhone 7+/